

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Réformes financières.

La Commission de la réforme financière du Parlement allemand vient d'adopter, bien que s'y opposât le gouvernement, l'imposition sur les transactions de la manœuvre, ainsi que le droit d'exportation sur le charbon et le coke.

La presse libérale et radicale attaque les conservateurs et le Centre, à qui elle reproche de faire violence à la minorité. Les organes de droite n'ont pas assez de véhémence pour blâmer la défection des partis de gauche.

Un nouveau, on entend solennellement le Bloc. Le prince de Bismarck se voit reprocher par les libéraux et les nationaux eux-mêmes "son inertie et son silence."

Il y répond d'ailleurs par l'annonce d'un discours dès la rentrée du Reichstag et par la note suivante que publie la Gazette de l'Allemagne du Nord en tête de son numéro: "La presse affirme que le gouvernement a abandonné l'impôt sur l'héritage; c'est tout à fait inexact. Le gouvernement présentera cet impôt et insistera pour qu'il soit adopté. Le gouvernement confédéré et le chancelier ne se laisseront pas imposer des charges qui entraveraient des suites fâcheuses pour l'industrie et le commerce."

La Gazette de l'Allemagne du Nord ajoute à la suite de cette note officielle: "Une partie de la presse publie des articles tout à fait exacts sur l'attitude du chancelier. Le prince de Bismarck n'est pas un homme qui se laisse aller à des déclarations de ce genre. Il a tenté tout ce qui était possible pour provoquer l'union des droites et des gauches. Les événements survenus dans la commission des finances, qu'il a regrettés de la façon la plus vive, ne le décideront pas à modifier son attitude. Il saisira la première occasion au Reichstag pour définir la position qu'il prendra devant le pays."

Sanford Robinson est mis en accusation.

New York, 14 juin.—Le Grand Jury Fédéral a rendu aujourd'hui une mise en accusation contre Sanford Robinson, ex-vice-président de la United Copper Company. Robinson est accusé d'avoir caché et falsifié les livres de

ladite compagnie pour embarrasser l'enquête conduite par le grand jury pour faire le jour sur les opérations de la maison Hein-

Le Rire et la Caricature

Chronique parisienne.

Pourquoi le rire est-il le propre de l'homme.

Avant que le Balon des Honorifiques, qui a tant de succès, ne ferme ses portes, parlons de la caricature, qui est le chatouillement de l'esprit, et du rire qui en est la conséquence.

Le rire est le propre de l'homme; rien n'est plus vrai, bien que le chien rie en remuant la queue. Tant qu'on n'aura pas fait rire un singe, on ne saurait prétendre que nous descendons de cette espèce. On nous montre, en ce moment même, des singes savants qui font l'homme sur une feuille de pointe, même en fumant; ils nous font rire et nous ne pouvons pas les faire rire! On connaît l'homme, "le seul qui ait fait rire le Chah"; on n'en connaît pas qui soit arrivé à faire rire un singe. Peut-être "ces parents éloignés" n'ont-ils pour nous que du mépris.

Le rire est le propre de l'homme; le rire cependant n'est pas toujours propre, ni l'homme non plus, et généralement l'un va avec l'autre.

Rien n'est plus révélateur que le rire. Il révèle la pensée par ses modalités et la personne par le ton.

Chacun de nous a différents rires: le oh! et le ah! selon que la plaisanterie est lourde ou délicate. Il y a même le rire qu'on entend pas, le sourire qui est parfois l'applaudissement le plus flatteur et le plus déloyal pour un mot ou un geste.

Il y a aussi le rire perlé des jolies femmes, ainsi nommé sans doute parce qu'il permet d'admirer de belles dents semblables à une rangée de perles.

En dehors de ces rires qui distinguent l'homme bien élevé, il y a des rires plus grossiers, plus obscurs, remplacés parfois par une interjection ou une riposte, il y a des rires qu'on a peine à entendre, parce qu'ils indiquent un esprit grossier ou vulgaire, ou des tendances à la perfidie, ou une naïveté peu parisienne. Riez et je vous dirai qui vous êtes.

On riait gros au temps de la Renaissance. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir ce qui faisait rire: Rabelais, Brantôme, Boccace et les Contes de la Reine de Navarre.

On riait un peu moins gros au dix-septième siècle, bien qu'il y eût des rires plus grossiers, plus obscurs, plus élevés. Cependant, l'esprit s'affaiblissait: si Molière mettait en scène les apothicaires avec leurs instruments, "M. de Fourcaille" et les grosses farces de Scapin que Boileau regrette pour la gloire du maître, il savait aussi montrer le "Misanthrope" et les "Précieuses Ridicules".

Racine, le doux Racine, trouva très plaisant dans ses "Plaidiers", et d'un effet certain sur son public, de parler des chiens "qui ont... partout".

Fant-il s'étonner de ce genre de gaieté, quand on sait qu'il fallait tous les matins laver à grande eau les escaliers de marbre de Versailles. Ce n'était certes pas "l'esprit de l'escalier" dont parlait Jean-Jacques Rousseau.

C'est au dix-huitième siècle

que le rire s'affine vraiment avec l'esprit. Là aussi commença l'ironie, avec Voltaire.

— Je suis assés de l'Académie, lui disait un valetier à Ferney; mais c'est de l'Académie de M. le comte.

— Une bien sage personne, monsieur, car elle ne fait guère parler d'elle.

Piron fut souvent floccieux, mais personne n'eut l'esprit plus fin et plus mordant. Voltaire s'en aperçut plus d'une fois. Comme il disait tous deux chez un ami, Voltaire se régala d'écrevisses et dit en manière de conclusion: — Ah! j'en ai mangé autant que Samson tua de Philistins!

Et Piron, qui avait promis de ne rien dire que quatre mots, rigolait: — Avec les mêmes armes!

La Révolution entendit comme un dernier écho du siècle le plus spirituel, les mots de Chamfort et de Rivarol, et l'abbé Maury, menacé d'être pendu à la lanterne, savait encore répondre à la populace: — Y verrez vous plus clair? C'est le "Père Duchesne" qui marque l'esprit de la Révolution; les "Aotes des Apôtres" ont beau semer les bons mots, ce n'est plus eux qu'on entend, c'est le langage débrillé et ignoble d'Hébert qui fait fume sur la place, et les "..." font la joie du peuple.

Le pauvre calembour, "la fente de l'esprit qui vole", avait commencé avec M. de Bièvre avant la Révolution; il eut les honneurs de la Cour sous le premier Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe.

Pigault-Lebrun avait commencé la série des contes où brille la farce avec les situations cocasses; Paul de Kock porta ce genre à son apogée. On ne peut pas ne pas rire en lisant ses œuvres pour la première fois, surtout à l'âge où on les lit, mais il faut reconnaître que c'était le genre d'esprit qui convenait à la garde nationale.

Balzac lui-même sacrifia au goût de l'époque avec ses "Contes Drôlatiques", mais avec plus d'esprit, et aussi plus de hardiesse et de gaillarderie. Ce n'était en réalité qu'un jeu littéraire dans le genre des "Cent Nouvelles nouvelles".

Sous le second Empire, l'esprit français se réveille avec Labiche, Théodore Barrière et surtout Meilhac et Halévy, qui ont de l'esprit spécialement parisien. Hervé le pousse jusqu'à la folie.

Qu'est le rire au vingtième siècle? Il n'est ni gaieté, comme à l'époque de la Renaissance, ni français, comme au temps de Voltaire et de Piron, ni parisien, comme au temps de Meilhac et d'Halévy; il est retenu, amer ou forcé; il est schopenhauerien, ou ironique. Plus d'opérette, mais des bouffonneries désoyables d'une crudité qui parfois dépasse les bornes. Ou bien c'est l'ironie de M. Opus et les mots cinglants de M. Mirbeau.

Dans la vie de chaque jour, le rire n'est plus guère qu'un sourire moqueur, scepticisme égrené sur la naïveté des convictions.

On rit à petit bruit, comme sous le masque; dans le rire moderne il y a toute la désorientation du présent, tout le vide des croyances et des sentiments, toute l'incertitude de l'avenir; on rit pour s'étourdir ou pour se moquer. Il arrive même que le sourire tourne court, comme honneux de lui-même.

Jamais cependant il n'y eut plus d'esprit à en juger par les bons mots dont les plus fameux sont les anagrammes ou les à-peu-près, à en juger aussi par la caricature.

Danmier et Gavarni furent des philosophes amers et cependant amusants, à une époque où ils étaient des précurseurs. Ils sont venus trop tôt dans un monde trop jeune, et c'est aujourd'hui qu'on les apprécie le plus.

Cham et Bertall eurent du succès avec peu d'efforts; on s'étonna du succès que parent avoir les portraits chargés du second Empire, continués par Moïse, qui vint de mourir, et ce n'est vraiment que depuis vingt ans que la caricature est devenue l'expression du plus pur parisianisme avec Forain, Léandre, Albert Guillaume, Abel Faivre, Sem, Capelle, et d'autres encore. Il s'en dégage cependant une certaine amertume inséparable du temps, une ironie froide et cinglante.

Caran d'Ache ne fut pas de cette école. C'était un artiste bon enfant, gai, malin, très français, mais moins parisien que les autres.

M. Léandre est surtout artiste et artiste de grand talent. La caricature est son passe temps. Sem et Capelle sont les vrais caricaturistes du jour, en ce qu'ils égratignent sans blesser et font en deux traits les lignes caractéristiques qui signalent chaque personnage. Ils sont caricaturistes par le trait. Forain — Albert Guillaume et Abel Faivre sont moins caricaturistes qu'artistes et philosophes. Le trait est superbe, mais la légende l'emporte encore sur le trait, et c'est ce qui caractérise, comme chez Danmier et Gavarni, la caricature moderne et vraiment parisienne qu'aucun pays ne peut égaler.

L'esprit ne meurt jamais à Paris: il se transforme incessamment, et, comme le rire, la caricature marque par son genre l'état d'âme de l'époque et des milieux.

DEUX NOUVEAUX AMBASSADEURS DE FRANCE.

Les nouveaux titulaires des ambassades de France à Saint-Petersbourg et à Constantinople, sont, depuis quelques jours officiellement désignés.

Ainsi qu'on l'avait annoncé, c'est M. Georges Louis qui reçoit la succession de l'amiral Touchard; M. Maurice Bompard succède à M. Constans.

Né en 1847, M. Georges Louis a fait pour ainsi dire toute sa carrière au sein d'Orsay. Chef du cabinet du comte Horace de Choiseul, sous directeur du ministère des affaires étrangères avec Barthélemy Saint-Hilaire, sous-directeur des affaires commerciales, il repart, en 1894, la direction des affaires politiques, qu'il a toujours conservée depuis.

Travailleur infatigable, doué d'une intelligence supérieure, connaissant admirablement tous les "dessons" de la diplomatie européenne, il a été depuis vingt-cinq ans le conseiller et la providence de tous les hommes politiques qui ont passé au quai d'Orsay. Chaque fois qu'une question délicate ou épineuse se présentait, c'est à ses conseils, à son expérience, à ses lumières qu'on avait recouru. Grâce à ses avis, bien des difficultés furent résolues et écartées. Il contribua activement à la conclusion de l'alliance franco-russe. Aussi sa nomination à Saint-Petersbourg a-t-elle été fort sympathiquement accueillie dans les sphères officielles russes, mais son départ du ministère sera vivement regretté.

M. Maurice Bompard, qui prend la direction de l'ambassade de Constantinople, se trouvait en disponibilité depuis son rappel de Russie. Homme d'étude,

très versé dans les questions commerciales, il faut espérer qu'il sera à la hauteur de l'importante mission qui lui est confiée.

Les petits mystères des timbres.

On se rappelle, dans le monde philatélique, la curieuse "tête de mort" qui apparaissait, lorsqu'on les regardait sous un certain angle, dans le dessin des timbres émis en Serbie, lors du couronnement du roi Pierre. Voici, aujourd'hui, une nouvelle particularité non moins curieuse — mais plus gaie — présentée, dans les timbres à l'effigie d'Edouard VII.

Lorsqu'on détaille à la loupe un timbre actuel quelconque d'Angleterre, on voit apparaître, sur le profil auguste du Roi, une jeune et jolie femme en train de "se chapeauter". L'œil du Roi représente la tête de la dame, le sursillon son chapeau, tandis que le nez, d'un côté, et l'ombre de la joue, de l'autre, montrent les deux bras de madame, dans l'acte d'attacher son chapeau.

Cette amusante particularité, soumise récemment au roi Edouard VII, aurait, paraît-il, fort divertit Sa Majesté.

Les actions du Trust de l'acier à la Bourse de Paris.

Paris, 14 juin.— Les délais apportés dans les dernières formalités pour coter les actions de la United States Steel Corporation à la Bourse de Paris, ont fourni à une certaine partie de la Presse française l'occasion d'entamer une violente campagne contre cette mesure.

Puisieurs articles ont paru à ce sujet dans "l'Action" et "l'Automate".

Ces journaux déclarent que les actions américaines ne seront cotées à la Bourse que dans un but purement spéculatif, et partant causeront un tort considérable aux intérêts des aciéries françaises.

"L'Autorité" annonce aujourd'hui que cette question fera le sujet d'une interpellation au Parlement.

Morgan, Harjes et Compagnie qui se sont chargés de l'opération déclarent que les négociations seront probablement terminées aujourd'hui.

Navire flibustier.

Washington, 14 juin.— Le capitaine Kossar, chef du service des cutters du Revenu intérieur, a reçu ce matin une dépêche du capitaine du cutter "Pamico", annonçant que le navire flibustier "Nanticoke" est actuellement ancré à 70 milles en amont de l'embouchure de la rivière Chowan, Caroline du Nord.

Le "Pamico" a reçu l'ordre d'intercepter par sa "Nanticoke" lorsque celui-ci cherchera à gagner la haute mer.

On croit que le "Nanticoke" est destiné à transporter une expédition révolutionnaire sur les côtes du Venezuela.

Grève à St. Petersburg.

St. Petersburg, 14 juin.— Une grève générale des employés des tramways électriques de St. Petersburg, a été proclamée aujourd'hui. Les grévistes demandent une augmentation de salaires et diverses améliorations dans le service.

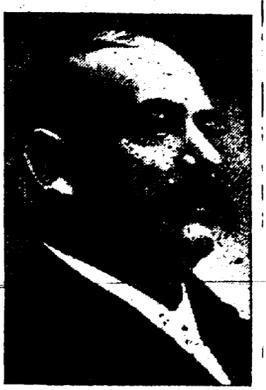
On croit que la politique n'est pas étrangère à cette grève, les employés de tramways ayant été assurés de l'appui des social-démocrates.

Les cochers de fiacres de St. Petersburg profitent de l'état de choses pour doubler leur tarif. In-qu'ici il n'y a pas eu de troubles.

Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France.

Dix-septième anniversaire célébré par une fête champêtre, un banquet et un bal.

Comme toutes les fêtes qui ont un caractère français, celle de dimanche dernier, donnée par la Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France au Parc du Sud, à l'occasion de sa dix-septième année d'existence, a été pleine d'animation, pleine d'entrain, tout d'ailleurs préparé: la foule était d'humeur joyeuse, le ciel, sombre pendant un instant, s'était éclairci, et le soleil versait une chaleur tempérée très agréablement par les ondes de la matinée.



M. J. A. BUSSON, Président de la Société.

Il n'est pas de lieu plus attrayant que le Parc du Sud pour y donner une fête populaire. Situé sur les bords du légendaire Bayou St-Jean qui chante l'auteur des "Fleurs de la Louisiane", notre vieux ami Dominique Rouquet, il réunit tous les avantages qui se peuvent désirer: fondations épaisses, frais ombrages, bois superbe et profond qui éclaire toute la gamme des verts.

Un programme de divertissements nombreux et variés a été exécuté avec une scrupuleuse fidélité sous la surveillance d'un des officiers de la société, M. Chas Even; et entr'autres vainqueurs des jeux et concours, citons Mlle Mathilde Barberot qui a gagné une broche en or; M. Fabien Villac, une épingle à cravate en or; Mlle Stella Barberot, une boucle en argent; M. Chas Even Jr, une paire de boutons de manchettes en or.

Quand en est venue l'heure, M. J. A. Buisson, président de la société et ses co-sociétaires, accompagnés de leurs invités, se sont rendus en corps sous un pavillon où les attendait un banquet superbe.

M. Buisson, avec sa courtoisie habituelle, a présidé au banquet. Son premier soin, après que chacun des convives eut pris la place qui lui était réservée, a été de faire boire l'entrain, la gaieté, la joie, au dessert, en quelques paroles heureuses, et la félicité la société de sa situation florissante, de l'harmonie qui règne dans son sein et de l'admirable façon dont se comprend et se poursuit l'œuvre que s'est imposée la société, œuvre louable dans son essence, féconde dans ses résultats et dont l'utilité s'affirme de plus en plus.

M. Buisson termine en remerciant tous les invités de la société dont la présence a ajouté à l'éclat de la fête, et il invite le sympathique et distingué représentant de la France, M. Véran Dejour, à se faire entendre.

M. Dejour, dont la parole facile et abondante est toujours écoutée avec un vif plaisir, s'est fait chaleureusement applaudir dans une délicate improvisation.

Le banquet a été suivi d'un bal charmant où valses et valseurs, bravant la chaleur, se sont laissés entraîner dans le tourbillon de la danse par les irrésistibles accords d'un brillant orchestre.

Les officiers de la société sont: M. J. A. Buisson, président; Justin Darrivière et J. Labourdette, vice-présidents; R. Delord, A. Daste et Charles Even, secrétaires; Jean Darrivière, trésorier; J. B. Lousteau, grand marshal.

Le Comité aux soins duquel avait été confiée l'organisation de la fête se composait de MM: J. A. Buisson, Président, ex-officio; E. J. Marsolian, Président; J. Labourdette,

Bureau des Ecoles.

Les membres du Bureau des Ecoles Publiques se sont réunis en séance extraordinaire, hier soir, et ont ouvert les discussions au sujet de la punition infligée vendredi dernier, aux élèves du "High School" pour leur démonstration dans les deux écoles de jeunes filles.

En ouvrant la séance M. Kronenberger, le président, a dit qu'il avait convoqué la réunion à la requête de quatre membres du bureau, qui demandaient la reconsideration du vote sur le rapport du comité des écoles élémentaires.

Après une vive discussion entre M. J. Zach Sparring et le maire Behrman, qui assistait à la séance, le Bureau a voté la reconsideration du vote de vendredi dernier, par neuf voix contre huit.

M. Sparring a vivement protesté contre cette proposition, accusant le maire d'avoir usé de son influence politique vis-à-vis de certains membres du Bureau afin de les faire revenir sur leur décision.

Le maire a énergiquement nié cette accusation en disant qu'il n'avait agi que dans l'intérêt des écoles publiques et que tout en reconnaissant le droit du Bureau de maintenir la discipline dans les écoles, il était d'avis que la punition infligée aux jeunes gens était trop rigoureuse et que leur conduite, quoique déplorable, ne justifiait pas une mesure aussi sévère.

Le maire a dit qu'il avait le droit de prendre part aux délibérations du Bureau, en sa qualité de membre ex-officio, et qu'il n'avait cherché à influencer personne.

M. Parsons, un des membres du Bureau, a parlé longuement en faveur des jeunes gens, ainsi que M. Chas Buck et le capitaine A. D. Henriques.

Les punitions infligées aux élèves coupables ont été modifiées comme suit:

John C. Mobry, Warren Pleasant, J. B. Harris, George W. Booth, six mois de suspension; Robert Tortlon, Ellis Handy, suspendus jusqu'au mois d'octobre; Geo. M. Cheney, Alex Ferrander, J. Seed, Peyton Wood, Wm Chabaud, E. C. Brown, Frank Bynum, J. F. Frower, Solomon Rosenthal, recevront leur diplôme en public.

Mort de M. Hugo Walther.

M. Hugo Walther, domicilié rue Tremaine 2254, est mort la nuit dernière après quelques jours de maladie. M. Walther se trouvait à Mandeville avec sa famille lorsque s'est survenu le terrible accident qui a causé la mort de douze personnes.

La fille du défunt, Mme Lizzie Walther Everhart et sa petite fille Lizzie Everhart se trouvaient au nombre des victimes.

M. Walther, dont la santé laissait à désirer depuis quelque mois, avait été terriblement affecté par ce désastre et depuis lors son état s'était rapidement aggravé.

Le défunt, qui était âgé de 59 ans, était originaire de Léna, Allemagne. Il habitait la Nouvelle-Orléans depuis une trentaine d'années et s'était retiré des affaires après fortune faite.

M. Walther laisse une veuve et trois fils.

Querelle fatale.

Pendant une querelle entre Charles Francis et Charles Blunt, deux nègres, ce dernier a frappé son adversaire d'un coup de couteau au creux de l'estomac et a pris la fuite.

Francis grièvement blessé, a été transporté d'urgence à l'Hôpital de Charity où il a reculé l'âme quelques heures plus tard.

Les deux hommes s'étaient querellés au sujet d'un vêtement.

La police est à la recherche du meurtrier.

Exercices de Fin d'année.

Les exercices de bout de l'an de l'Institut Guillot auront lieu au théâtre Tulane, vendredi prochain, à 10 heures, à sept heures du soir; et ceux du Couvent des Ursulines, le 22 juin, à neuf heures du matin, au Couvent.

On avait combien intéressantes sont les fêtes de ces deux importantes maisons d'éducation; aussi sont-elles toujours attendues avec un vif intérêt.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 53. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE À L'HERITAGE

XI

(Suite.)

"Vous souffrez parce que j'ose vous dire ce que je sens, parce

que j'ose devant vous déclarer mon cœur. Croyez-vous bien noble l'orgueil que vous montrez en ce moment?"

Marthe rougit soudain et elle dit:

— Pourquoi parlez-vous comme si vous ignoriez, vous qui savez.

— Je ne sais rien, déclare-t-elle, je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime.

— Dans tous les cas, vous savez bien que ce n'est pas par orgueil que je repousse le fils du très honorable docteur Richard.

— Alors, pourquoi dit-il. Votre cœur serait-il pris irrémédiablement?"

— Je crois, monsieur, que vous abusez étrangement....

— Excusez-moi, mademoiselle, ayez un peu d'indulgence pour quelqu'un que vous rendez très malheureux et n'exigez pas, au moment où je sens agoniser mon cœur, que je parle avec le calme que permettent les situations ordinaires.

— Je vais me retirer, mademoiselle, car je désire ne pas vous irriter; mais, permettez-moi de revenir dans quelques jours, quand vous serez calme, quand vous serez habituée à l'idée que je vous aime, quand vous ne serez plus heurtée par l'inattendu de ma demande.

— Non, monsieur, je ne vois aucune raison de renoueler cette scène absurde.

— Ma réponse, soyez en certain, est définitive, irrévocable.

Et je désire ne jamais revoir celui qui, à Vichy, calomnia ma mère auprès d'un père que j'aime, hélas! sans le connaître.

Marthe avait prononcé ces mots d'une voix vibrante.

— C'en était trop à la fin, et l'andao de jeune homme dépassait les bornes permises.

Si bonne, si disposée qu'elle fut à oublier le passé, Marthe ne pouvait cependant oublier certaines choses, le rôle odieux que Lucien avait joué à Vichy.

Il lui fallait vraiment beaucoup d'andao pour oser seulement se présenter à elle!

Lucien rougit d'abord, puis il devint très pâle, enfin il balbutia avec une habileté qu'aurait pu lui envier le meilleur comédien.

— Que dites-vous, mademoiselle, moi, calomnier madame de Ribière!"

— Je ne comprends rien à une pareille accusation.

Il était redevenu maître de lui-même, et il jouait sa partie avec un aplomb et une assurance extraordinaires. Sa voix qui tremblait involontairement tout à l'heure ne tremblait plus que parce qu'il le croyait utile....

Il affirmait avec énergie: — On vous a fait des racontars odieux et sans doute intéressés.

Puis, devant l'incrédulité et le sourire méprisant de Marthe, il déclara avec un air de hantise et d'indignation admirablement joué.

— Celui qui vous a dit de telles choses en a menti!

Mais la réponse ne se fit pas attendre:

— Vous étiez le premier, monsieur, à accuser ma mère d'un mensonge, fit Marthe d'une voix vibrante.

Lucien se mordit les lèvres.

Décidément les choses ne marchaient pas toutes seules.

Marthe connaissait tout ce qui s'était passé à Vichy.

Et, soudain, Lucien se rappela cette scène tragique et le rôle abominable qu'il y avait joué.

Il se revint auprès de Pierre Mauran. Les paroles qu'il avait prononcées contre Marthe, contre sa mère, contre monsieur de Ribière sonnaient en lui comme un glas.

Pendant que Marthe le regardait, secouée par la colère, il revivait cette journée avec une précision singulière. Il revoyait ce passé comme du présent....

Au moment même où il prononçait les mots les plus outrageants, à travers les grandes feuilles des plantes exotiques, il avait aperçu de l'imprévu inquitant....

Une femme voilée, dont l'allure avait quelque chose de connu, avait bondi auprès de lui.

Elle s'était démasquée d'une main fébrile et elle avait laissé voir, plus terrible que ce moment que la tête de la Méduse, le visage révolté de madame de Ribière.

Heureusement, Pierre Mauran n'avait pu supporter cette émotion. Il était mort de ce dernier coup, pas plus terrible peut-être que ceux qui l'avaient atteint pendant sa vie accablée, mais celui-ci frappait au corps plus usé, un esprit plus épuisé et plus vide d'espérance.

En outre, il venait après les autres, et il était la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Lucien s'était souvent félicité de ce brusque dénoûment qui l'avait empêché d'être confronté avec celle qu'il calomniait, qui l'avait empêché d'être confondu et sans lequel, d'ailleurs, il ne serait pas le possesseur de cette lettre qui valait six millions, hélas! bien difficiles à décrocher.

Jamais il n'avait réfléchi sérieusement à sa responsabilité.

En ce moment, il se vit face à face avec son crime.

Il comprit qu'il avait tué Pierre Mauran et tandis que Marthe ne l'avait appelé que menteur et calomniateur, il entendit à ses oreilles ce mot:

— Assassin!

Comme pour l'affoler davantage, l'accusation prenait la voix de Marthe, la voix de celle qu'il aimait et il ne savait plus bien s'il s'agit d'entendre sortir le mot épouvantable de la bouche adorée ou s'il croyait qu'il en était déjà sorti!